

de la pensée humaine. Est-ce que l'homme sait formuler ce qu'il ne conçoit pas, ce qu'il ne comprend pas ? Il peut et il doit l'accepter de Dieu ; mais l'inventer, c'est au-dessus de ses forces.

Notre-Seigneur nous donne de plus le pain de l'âme au dedans de nous-mêmes, directement et sans intermédiaire. Rappelez-vous cet instant où la vue d'un grand spectacle de la nature, de la mer avec son étendue, de la terre avec le luxe de sa végétation, du firmament avec ses corps lumineux, vous causait de vives et solennelles émotions ; vous montiez à travers ces merveilles comme par des degrés jusqu'au trône de la souveraine puissance, de la souveraine sagesse, de la souveraine bonté, pour la glorifier : alors Dieu donnait le pain à votre âme ! Rappelez-vous cet instant où la lecture du saint Evangile vous faisait éprouver des ravisse-

ments d'admiration pour le Sauveur Jésus ; vous disiez : Quel empire sur ses passions, quelle bonté pour les petits, quelle indulgence pour les faibles, quelle miséricorde pour les pécheurs, quelle beauté dans toute sa vie, quelle grandeur dans sa mort : alors Dieu donnait le pain à votre âme !

Rappelez-vous cet instant où, désireux de connaître de quels éléments ce Fils de Dieu, fils de l'homme, avait formé son Eglise, vous le voyiez appeler à lui de pauvres pécheurs sans instruction, sans crédit, les placer à la tête de cette société, leur en confier l'établissement dans le monde dont il leur enjoit la conquête ; vous disiez : Mais ces choix, pour une entreprise de cette souveraine importance et de cette difficulté souveraine, sont inconcevables, et ne peuvent être le fait que de la folie ou de la sagesse suprême ; or,

la folie ici est-elle admissible? Non, non. C'est donc la sagesse suprême qui opère en cette extraordinaire rencontre : alors Dieu donnait le pain à votre âme ! Rappelez-vous cet autre instant où, dans le besoin de vous rendre compte du travail des Apôtres, après avoir assisté au partage qu'ils se font du monde pour le gagner à Jésus-Christ, les voyant aller les uns au nord, les autres au midi, ceux-ci à l'orient, ceux-là à l'occident, portant avec aisance, sans en être écrasés ou seulement fatigués, le grand dessein de changer les nations du tout au tout pour la religion, la morale, les lois civiles et politiques, ne craignant ni la violence des tyrans, ni les discours des rhéteurs, recueillant par milliers des assentiments à ce qu'ils annoncent malgré ce qui s'y trouve de mystérieux pour l'esprit et de sévère pour le cœur, vous disiez : Jamais, non jamais ce succès ne

se comprendra sans l'intervention de la puissance infinie : alors Dieu donnait le pain à votre âme !

Rappelez-vous cet instant où, accablé sous le poids des vanités humaines, vanités de fêtes, vanités des plaisirs, vanités de spectacles, vanités de jouissances éclatantes de pompe, bruyantes de mouvement, enivrantes d'agitation, vous disiez : Quelle misère, quelle pauvreté, quel vide que tout cela ! comme on s'y sent abaissé, diminué, amoindri sous tous les rapports ! pour s'y mêler il faut bien y être condamné par les servitudes de sa position : alors Dieu donnait le pain à votre âme ! Rappelez-vous cet instant où, par l'effet d'une belle action, parfaite de désintéressement, pleine de dangers réels, mais bien utile au malade et au captif pour les consoler, pour ranimer leur courage, vous étiez heureux ; il y avait au

dedans de vous-même, des voix qui vous louaient, c'était une fête véritable et comme un avant-goût du Paradis : alors Dieu donnait le pain à votre âme ! Rappelez-vous cet instant où, frappé dans vos affections soit de parenté soit d'amitié, ayant sous les yeux une dépouille froide, qui ne répondait ni à votre parole, ni à vos larmes, ni à vos sanglots, vous disiez : Il ne se peut pas que la coupe de nos relations soit brisée pour toujours, la bonté de Dieu s'y oppose ; plus tard, dans une vie meilleure, nous boirons à cette même coupe et nous y boirons ensemble la félicité divine : alors Dieu donnait le pain à votre âme !

Rappelez-vous cette heure où, sous l'attrait d'une influence satanique, attachée à votre perte morale dont elle s'était fait la promesse, vous avanciez lentement, mais toujours dans la voie de la perdition ; un coup de tonnerre retentit dans votre cons-

cience, un sinistre éclair y brille ; à sa lueur, le gouffre duquel vous approchiez, vous apparaît sombre, profond, ténébreux ; l'effroi vous saisit ; vous vous hâtez de retourner en arrière : Jamais, jamais ! disiez-vous, plutôt la mort que le déshonneur : alors Dieu donnait le pain à votre âme ! Rappelez-vous cet instant où les chaînes des passions vous accablaient, vous gémissiez de ne pouvoir les rompre, vous déploriez votre esclavage, vous vous reprochiez la lâcheté de consommer un temps précieux à des entretiens sans nom possible, et où vous appeliez votre délivrance avec plus d'ardeur que le prisonnier la sienne au fond de son cachot : alors Dieu donnait le pain à votre âme ! Rappelez-vous cette heure bénie où, sortant enfin de cette honteuse misère, remontant tous les degrés que vous aviez descendus sous la tyrannie des appétits mauvais, vous

retirant d'entre les morts, vous sentiez en vous la dignité recouvrée, l'opprobre des scandales fini, et finie aussi la pratique du mensonge, de la dissimulation, de l'hypocrisie ; vous vous écoutiez sans entendre de reproches, vous vous regardiez sans avoir sujet de rougir, vous respiriez librement un air pur et lumineux : alors, oh ! alors, Dieu donnait le pain à votre âme !

Notre Père qui êtes aux cieux, nous vous avons demandé le pain du corps ; celui de l'âme nous est encore plus nécessaire ; aussi bien, le pain du corps c'est pour le temps que nous traversons rapidement, et le pain de l'âme c'est pour l'éternité où nous serons à jamais fixés. Ce pain de l'âme, vous nous le fournissez avec abondance dans vos saintes Ecritures, et dans les enseignements de votre Eglise. C'est chaque jour au moins qu'il nous importe de le prendre par la lecture et la réflexion.

Nos forces spirituelles et morales qu'il répare, diminuent si vite au milieu des nombreuses occasions qui se présentent pour nous de les dépenser ! Les attaques qui assaillent au dedans et au dehors notre fidélité à la pratique de vos lois, sont incessantes. Pour que notre âme y résiste, il faut qu'elle se fortifie en se nourrissant de son pain qui est la vérité ; faites-nous-en sentir le besoin, que nous en soyons affamés, afin qu'il nous soit impossible de nous en priver, et que la nécessité d'y recourir ne cesse de nous presser.

Si nous n'éprouvions pas ce besoin, si nous ne ressentions pas cette faim, et, dès lors, si nous ne nourrissions pas notre âme avec votre sainte parole, soit lue, soit entendue, ah ! que votre miséricorde, par des impressions soudaines et vives, par des clartés lumineuses et subites, agisse sur nous, qu'elle nous sai-

sisse, qu'elle nous pénètre, qu'elle nous entraîne à vous aimer et à vous servir de tout notre cœur. Alors nos triomphes sur tout ce qui tendrait à nous éloigner de vous seront continuels, ils nous rempliront de satisfactions indicibles et nous nous assurerons, avec eux, la glorieuse destinée où notre corps spiritualisé ne vivra plus de matière, et où notre âme continuera sa vie par la vérité vue dans son essence, c'est-à-dire en vous-même, nous faisant participer à la plénitude de votre félicité dans la mesure où nous pouvons en jouir. Donnez-nous notre pain quotidien, notre Père qui êtes aux cieus !

Amen.

ORAIISON DOMINICALE.

VI

LE PARDON DES OFFENSES.